

Femmes, famille, folie
Sweetie de Jane Campion

Philippe Elhem

Number 44-45, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23132ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1989). Review of [Femmes, famille, folie / *Sweetie de Jane Campion*]. *24 images*, (44-45), 18-18.

SWEETIE

DE JANE CAMPION



Sweetie (Geneviève Lemon)
et son ami de cœur (John Darling)

FEMMES, FAMILLE, FOLIE

par Philippe Elhem

Révélee à Cannes en 1986, via une poignée de courts métrages mémorables (*Passionless Moment*, *A Girl's Own Story*, *Peel* qui reçut la Palme d'or) et un très curieux téléfilm (*Two Friends*), Jane Campion est venue avec *Sweetie*, son premier long métrage, amplement confirmer tous les espoirs que l'on avait pu mettre en elle. L'accueil réservé au film, très divisé (il a fait l'objet de spectaculaires rejets), est à bien des égards révélateur : du court au long métrage, il existe une solution de continuité si évidente dans l'œuvre de Jane Campion qu'il ne fait aucun doute que c'est à l'avènement de ce qu'il faut bien appeler un *auteur* — terme qui, pour ne plus vouloir dire grand chose, n'en conserve pas moins toutes ses vertus polémiques, sinon à proprement parler subversives, lorsqu'il correspond, comme ici, à une authentique réalité —, que nous venons d'être conviés.

Pour autant *Sweetie* reste une curieuse entité, à la fois ancrée dans un naturalisme farouche et pourtant comme décalée par le regard particulier que porte la réalisatrice néo-zélandaise sur ses personnages et leur environnement. Rarement, il est vrai, on aura eu le sentiment d'une osmose aussi parfaite entre le regard d'un cinéaste et les cadrages de son film. Cette conception de la mise en scène qui ne se contente pas d'organiser l'espace mais tend avant tout à en délimiter le champ à travers une surdétermination du

cadre, renvoie directement à une morale cinématographique héritée d'un Von Sternberg. Pareille référence peut surprendre dans un contexte si peu marqué par la cinéphilie et revendiqué comme tel par son auteur. Il n'empêche que, comme le cinéaste de *Blonde Vénus*, Jane Campion conçoit chaque plan comme une découpe et non comme un moment dynamique. Le film renvoie d'ailleurs à un univers esthétique d'ordre essentiellement plastique, où peinture et photographie se répondent également au sein d'une œuvre qui, si elle frôle constamment et de manière parfois un peu crispante le maniérisme, refuse d'y céder pour autant.

Car loin de se résumer à n'être qu'un pur jeu formel, *Sweetie* est aussi sujet, histoire, personnages. Il y a chez Jane Campion un goût (et un don) évident pour la narration comme pour la direction d'acteurs. Ceux-ci, contrairement à ce que l'on pourrait croire, sont loin d'être les laissés-pour-compte de la mise en scène. Au contraire. Si le dispositif d'énonciation est fortement marqué et, en apparence, contraignant, il n'a, en dernier lieu, pas d'autre justification, d'autre finalité, que celle de se mettre au service des personnages.

Et des personnages, il n'y a justement que ça dans *Sweetie* : mari, parents, voisin, sœur qui gravitent autour de Kay, jeune femme de plus en plus enfermée dans sa névrose. Hypothèse : et si *Sweetie*, nouveau conte de la folie ordinaire, fidèle en

cela à sa morale cinématographique, était double, nous livrant tout à la fois l'histoire de cette névrose et le récit symbolique de son analyse ? Comme Chabrol et Rohmer parlant d'Hitchcock, on est tenté de dire de Jane Campion qu'elle a su formidablement « manier les vertus, en apparence contraires, de la forme allégorique et du document. La réalité concrète « fournissant » au conte la chair sans laquelle il n'est qu'un pur jeu de l'esprit ». Ainsi *Sweetie*, sœur aînée de *Kay*, à la fois son absolu contraire mais aussi son double monstrueux, au-delà de l'approche naturaliste mais nourrie par elle, ne serait rien d'autre que l'expression matérialisée de son inconscient. C'est un peu ce que tend à démontrer la finale, véritable catharsis où à la mort de *Sweetie*, répond très exactement la guérison de *Kay*.

Mais passons. L'on ne saurait ramener *Sweetie* aux seuls paramètres de ses interprétations possibles. Tel est en fait la paradoxale richesse du film (par ailleurs drôle et inquiétant) de Jane Campion : c'est l'hétérogénéité de ses éléments mêmes qui, sollicitant l'imaginaire du spectateur, en fait une pure affirmation du cinéma. ●

SWEETIE

Australie 1989. Ré. : Jane Campion. Scé. : Gerard Lee et J. Campion. Ph. : Sally Bongers, Mus. : Martin Armiger. Int. : Genevieve Lemon, Karen Colston, Tom Lycos, John Darling, 90 min. Couleur.